

LORSQUE LE PALMIER PLEURE



LAURENT TERRY

Laurent Terry

Lorsque le palmier pleure

© Laurent Terry, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-1777-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

DU MÊME AUTEUR

Manipulé, éd. Plon 2010

Usurpé, éd. Plon 2013

Normalité, 2020

www.laurentterry.com

*À mon père pour la confiance
qu'il a toujours placée en moi.*

PREMIÈRE PARTIE

1

Les chiffres défilaient sur l'écran de la cabine d'ascenseur. West les observa comme il le faisait chaque matin, un café de chez *Sanchez Barista* à la main. Il aimait la chaleur de la boisson entre ses doigts et les jours comme aujourd'hui, le silence qui l'accompagnait durant les premières heures de sa journée. Il savait que ça n'allait pas durer. Un *ding* strident hulula à ses tympans lorsqu'il atteignit le vingt-cinquième étage du building. La tour Eris abritait les locaux du *Gateway Chronicles*.

Il poussa la porte de verre. Myriam était à son poste, derrière le comptoir de bois défraîchi. Elle se tenait là, le nez collé à son écran comme si le nom de l'assassin de Kennedy s'y trouvait inscrit. West sourit. Le cerbère du *Chronicles* devait être en train de savourer quelque potin de stars s'étalant sur le web. Si vous mettiez une princesse en robe de bal ou une chanteuse en bikini sur votre site web, vous aviez de grandes chances de recevoir la visite de Myriam. Cette femme était ainsi faite, elle adorait les destins de papier glacé. Pourtant, elle n'avait rien d'une écervelée. Ça n'est pas parce qu'on souhaite savoir avec qui couche Brad Pitt ou si Kate Middleton va pondre un nouveau même brillard qu'on ne peut pas raisonner. Myriam était à son poste depuis le premier jour et, sous une frivolité de façade, elle tenait la boutique sur ses épaules. Depuis que le directeur de la rédaction était tombé entre ses griffes, aucune décision importante ne s'était prise ici sans son aval.

Le Dragon, c'était le surnom que les gratte-papiers lui avaient attribué.

— Bonjour Dame Myriam, fit West en passant.

L'assistante leva un sourcil méfiant.

— Qu'est-ce que tu as fait cette nuit ? T'as vraiment une sale gueule, tu sais ?

— Trop aimable... Moi qui pensais que j'avais encore ma bouille de bébé.

— Arrête de jouer au plus malin, Westie, tu veux ?

Avec sa défunte mère, Myriam était la seule à s'être autorisé ce sobriquet. West sourit sans répondre, mais il se fendit d'un petit geste de la main. Myriam était déjà replongée dans les *Cendrillons* pour adultes qu'elle s'enfilait comme

d'autres sniffent de la came.

Le journaliste rejoignit l'open space dans lequel il officiait. Il était le premier ce matin (comme souvent, pensa-t-il avec une pointe de tristesse). Il fallait être bien seul pour se réfugier dans les locaux d'un boulot que l'on méprisait, et qui ne vous apportait aucune satisfaction. Il retira la veste de lin fatiguée qu'il portait aujourd'hui et s'assit devant son ordinateur portable. À peine 7 h 30 et il transpirait déjà. Il faut dire que la climatisation avait la fâcheuse tendance à tomber en carafe dès que la température extérieure excédait les trente degrés, ce qui était le cas depuis une semaine. Dans ces circonstances, la question de son utilité méritait sans doute d'être posée, mais personne n'avait osé aborder le sujet avec Myriam. Devant lui, mis à part le monceau de transistors qui constituait son ordinateur, il n'y avait rien d'autre qu'un paquet de feuilles blanches. West sortit le stylo plume qu'il trimbalait partout. Il le déposa devant lui. Il devait se faire vieux. Les autres scribouillards qui avaient échoué au *Chronicles*, faute d'un vrai boulot de journaliste, tapotaient sur leurs claviers toute la journée. Lui aimait sentir l'encre s'étaler sur le grain du papier. Il adorait cette impression presque sensuelle. Les stagiaires qui pissaient de la dépêche à longueur de journée pour le site web du journal n'avaient sans doute jamais gratté des feuilles à n'en plus finir. Pas sûr qu'ils aient même jamais ressenti cette ivresse, quand la pensée se déverse tel un tuyau trop plein.

S'ils savaient ce qu'ils ratent.

West prit quelques secondes pour apprécier le calme de l'instant. Il finit par se lever pour aller chercher un second café à la machine qui jouxtait les toilettes. Il arriva devant le distributeur, choisit un expresso sans sucre (passé quarante-cinq ans, il faut bien penser à sa santé, non ?). Il écouta chaque grincement de ce tas de ferraille, se concentra là-dessus. Cela l'empêchait d'être distrait par l'écoulement de la chasse d'eau qui bruissait derrière la porte, par le ronronnement du disque dur de sa machine ou bien encore par les allées et venues des ascenseurs qui grondaient au loin.

Choisir un stimulus en particulier et s'y accrocher comme un cow-boy à son taureau un samedi de rodéo. C'était une des petites techniques qu'il avait mises au point au fil des ans pour tenter de contenir l'envahissement sensoriel qui faisait son quotidien. West attrapa son gobelet, plongea ses lèvres dans le jus noirâtre lorsqu'un bruit jaillit sur sa gauche. Il leva la tête et soudain grimaça.

Au loin, dans le couloir qui desservait les bureaux des chefs de rubriques, il aperçut la silhouette émaciée de Draper. Le type se baladait avec sa veste de tweed alors même qu'il faisait plus de vingt-sept degrés dans les locaux. Aussi incroyable que cela puisse paraître, aucune goutte de sueur ne perlait à son front. Peut-être qu'il s'agissait vraiment du croisement d'un être humain avec une saloperie de serpent à sonnette. Draper déambula vers lui. Sa démarche était chaloupée, comme celle d'une mannequin qui arpente un podium. Plutôt étrange, mais cela n'avait nullement trait à son orientation sexuelle. Il semblait que ce soit sa manière à lui de ne pas passer inaperçu. Pas de risques de ce côté-là.

Draper était journaliste lui aussi ou plutôt cachetonneur patenté. Il sévissait dans le domaine merveilleux de la starlette en devenir. Il était le champion de la poufiasse de télé-réalité et de la chanteuse à deux sous. Il savait comme personne faire reluire la réputation de l'une ou l'autre de ces déesses d'un jour. Vous vouliez un article doré sur tranche du sieur Draper ? Pas de problème, il vous en coûterait un billet de cinq mille ou votre cul si vous aviez le malheur d'être au goût de la *Vipère*. C'était ainsi que West le surnommait en son for intérieur.

Le salaud ! Il s'en était tapé des midinettes en mal de reconnaissance. Toutes voyaient en lui le sauveur d'un avenir en berne, une porte de sortie. Pauvres filles.

— West Emerton ! Tu viens ici pour prendre ton café à l'œil ?

West lui offrit un regard haineux.

— J'ai du boulot, rétorqua-t-il, mais tu ne dois même pas connaître le mot ! À quel stagiaire refiles-tu tes papiers en ce moment ?

— Arrête, j'ai mal au ventre à force de me tordre de rire. Écarte-toi de mon chemin, tu veux ? J'ai des choses sérieuses à faire.

Et il disparut en roulant des hanches.

Quel enfoiré !

West rejoignit sa place.

Il repensa alors à la fille de la nuit précédente. Comme souvent, il avait arpenté les rues de Miami à l'affût de quelque malheur qui ne manquerait pas de s'abattre sur la ville. Ça n'avait pas traîné. Un de ses contacts au dispatch du